

En chutant de façon abrupte dans la mer, les derniers plissements des Alpes coupaient, depuis Nice, la côte en plusieurs parties. Le mont Boron, le mont Leuze, le mont Bastide et le massif de la Tête de Chien étiraient un balcon sur la Méditerranée, une cascade de roche qui avait interdit le tracé d'une route côtière entre Nice et Monaco. La liaison muletière entre les deux cités contournait la Tête de Chien par l'intérieur des terres. Elle suivait le tracé de l'ancienne route romaine qui avait, pendant des siècles, supporté le trafic entre Rome et la Provence. Partant de Cimiez, elle remontait le Paillon et empruntait le vallon de Laghet jusqu'au village de la Turbie. Un chemin escarpé descendait dans la marine monégasque par le vallon de Monégghetti.

Le Rocher était resté inhabité durant des siècles ; ses premiers habitants, menacés par les attaques sarrasines, l'avaient déserté pour se réfugier à La Turbie où le monument¹ érigé à l'époque romaine avait été transformé en forteresse.

Il aurait pu, à l'instar des collines provençales², devenir le repère d'une bande de barbaresques qui s'en seraient servi comme refuge pour piller les villages de la côte et y prélever la plus intéressante des denrées : l'homme, capturé et revendu comme esclave sur un marché du Maghreb. Cette crainte partagée entre les seigneurs et les vilains, cette obsession de se voir ôter la liberté pour donner sa vie aux galères algéroises, avait conduit la République génoise à y bâtir un château et à occuper le site³.

La Superbe, richissime et puissante, ne s'était pas contentée d'établir des comptoirs en mer Noire. Elle s'était assise dans les collines alpines et s'était étalée le long de la côte en établissant sa suzeraineté à l'ensemble des seigneurs de Monaco à Portovenère.



La République avait acquis les terrains du Rocher aux familles turbiasques. Elle y avait érigé un château et s'était imposée, dès le douzième siècle, comme seigneur banal sur Menton, Roquebrune et Monaco. Les Génois, conscients de la valeur de la marine qui pouvait abriter une flotte de guerre, avaient aménagé des mouillages et attiré avec des exemptions de taxes, pêcheurs, paysans et marchands pour y vivre en hommes libres, y bâtir des maisons, construire des barques et presser des olives.

La lutte entre Guelfes et Gibelins qui avait malmené l'Europe médiévale n'avait pas épargné la Superbe. Gênes, partagée entre l'influence des *Alberghi*, secouée par les complots internes et les affrontements sanglants entre frères ennemis, Gênes dans les rues de laquelle les partisans du pape avaient affronté, épée au poing, ceux de l'empereur, s'était divisée en autant de clans que de familles : les Doria contre les Grimaldi et les Fieschi contre les Spinola. Dans cette lutte fratricide, Monaco avait servi plusieurs fois de refuge aux vaincus qui, à l'abri de sa marine, avaient réarmé leur flotte pour repartir à l'assaut de leur pouvoir perdu.

Dans ces incessantes luttes d'influence était né l'essaimage de l'*Albergo des Grimaldi*. La ruche bourdonnante, gorgée du miel qu'elle produisait en abondance, la ruche génoise pleine de talents au sein de laquelle ne pouvaient vivre plusieurs reines avides de pouvoir, s'était scindée. Elle avait chassé vers la côte du ponant une fratrie qui avait trouvé dans le Rocher son fief à elle, son refuge à l'abri des guérillas de clans qui

¹ Le Trophée des Alpes (ou d'Auguste) a été érigé vers l'an 6 pour marquer la victoire de Rome sur les peuples alpins.

² Le massif des Maures servait de base avancée aux Sarrasins.

³ Une bulle d'or de l'empereur Henri IV a confirmé, en 1191, les droits des Génois sur le rocher de Monaco.

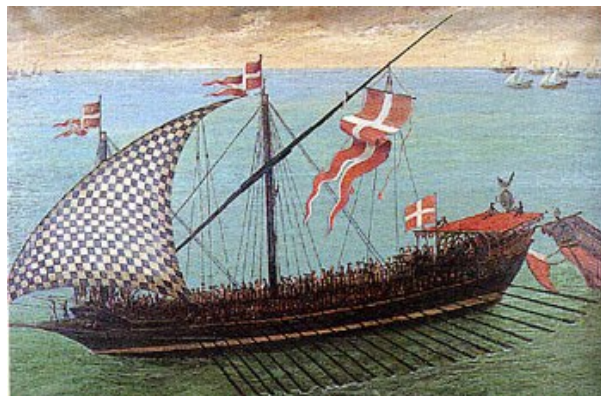
avaient divisé en soubresauts sporadiques la puissante république.



Il y avait d'abord eu Rainier, dit *la malizia*, l'épée cachée sous une bure de moine, qui s'était emparé par ruse du château, gardé par les hommes du doge. Puis, il y avait eu Charles pour transformer au quatorzième siècle, le Rocher en citadelle inexpugnable. Les Doria, les Fieschi et les Spinola avaient continué à se déchirer. Les Grimaldi que les doges croyaient encore dedans s'étaient, avec leur nouvelle possession, écartés de la République, n'obéissant plus au désir de la Superbe pour diriger leur destin et celui des Monégasques. Seuls contre tous, seuls contre les doges qui avaient vu leur pouvoir reculer sur l'occident de Monaco à Vintimille, seuls contre les Savoie qui imposaient leur loi dans les Alpes et à Nice, seuls contre les Français qui considéraient la marine comme un port de guerre duquel ils auraient pu harceler Charles-Quint, les Grimaldi avaient fait de leur indépendance un principe de vie.

La rencontre entre les Seigneurs de Monaco et les Savoie s'était faite au sommet des montagnes escarpées qui dominaient le Rocher. Les *Blanches Mains* étaient restés sur le col de La Turbie et les Grimaldi avaient gardé la marine : deux mondes, deux traditions, deux cultures, deux types d'hommes qui excellaient en courage et en témérité, les uns

entre pics et vallées et les autres sur le monde mouvant qui les portait, au-delà de l'horizon.



Extrait du huitième Chapitre

Le podestat suivit Charles à travers les rues de Nice jusqu'au môle de l'anse Saint Lambert⁴. Parvenus sur la grève, ils rencontrèrent le mathématicien qui désespérait de trouver une embarcation.

« Je ne parviendrai jamais à me rendre à Monaco, s'exclama-t-il en voyant arriver Charles !

- Y avez-vous une affaire urgente à régler ?

- Une vilaine irritation fait pleurer mes yeux lorsque je pose trop longtemps mon regard sur les chiffres. Je veux me rendre à Monaco pour les soigner.

- Trouve-t-on à Monaco, une personne qui soigne ?

- Non, pas une personne mais une source dont l'eau est bonne pour les yeux

- J'embarque pour Monaco... Venez donc avec moi ! »

Le faux moine qui s'était écarté en regardant la scène grommela un juron et cracha sur le sol.

« Voyez-vous un inconvénient à ce que nous emmenions cet homme avec nous, demanda Charles ? C'est un mathématicien qui

⁴ La grève sous la colline du château servait alors de port.

s'intéresse plus aux choses de l'esprit qu'aux problèmes humains.

- Vous avez ma confiance, répondit le podestat.

- Il ne vous causera aucun ennui, dit Charles. »

Les trois hommes embarquèrent sur un brigantin d'une cinquantaine de pieds de l'étrave à l'étambot ; ils prirent place à la poupe dans une chambre découverte.

L'absence de pont et les douze bancs de rames lui donnait un air de grosse barque mais il était rapide et léger, parfaitement adapté à la course en Méditerranée. La proue s'effilait en éperon ; la mâture montée à la façon des galères était renforcée par une voile de trinquet ; des pierriers, montés à l'avant, permettaient de tirer sur des navires à la chasse. Avec la mousqueterie de ses marins, le brigantin avait les moyens d'imposer sa loi aux pirates et aux navires marchands lourdement chargés, flûtes, polacres, tartanes et autres navires de charge qui refusaient d'acquitter le *droit de mer*.



Le mistral gonfla les voiles en damier et le brigantin mit le cap sur Monaco.

Il contourna le Rocher qui s'avancit en éperon vers le large, comme un vaisseau tirant sur ses amarres, et entra dans la marine taillée entre des falaises blanches. Il longea une galéasse couchée en carène qui offrait ses *œuvres vives* au calfatage.

Le podestat fit arrimer le brigantin et entraîna les deux voyageurs sur la berge.

L'accès au Rocher se faisait par une rampe muletière qui s'élevait sous les remparts jusqu'à une porte à pont-levis⁵. La place était verrouillée, à l'est, par l'ancien château qui dominait la baie de Fontvieille. Les Grimaldi, poursuivant les travaux de la Superbe, avaient construit une seconde forteresse sur l'ouest pour contrôler l'entrée de la marine.



Une cité d'un millier d'âmes s'était étendue, entre les deux châteaux, à l'abri d'une muraille qui couronnait le Rocher. La place puissamment défendue était, avec le château de Nice, la plus redoutable forteresse de la côte. Elle avait, en l'an 1506, subi sans faiblir le siège d'une armée génoise de douze mille hommes, appuyée par une flotte et des pièces d'artillerie.

Posée entre le massif de la Tête de Chien et le Mont Agel dont les pentes descendaient de plus d'un millier de mètres

⁵ On peut encore accéder au Rocher en passant par la rampe major et la porte d'Augustin Grimaldi.

vers la Méditerranée, le fief monégasque, enserré entre la mer et la montagne, était resté isolé du Comté de Nice. Le relief tourmenté avait contribué à faire de cette seigneurie une terre particulière. Il en allait de même, mais de façon moins marquée, des sites de Roquebrune et de Menton disposés au pied de cirques montagneux, ouverts sur la mer, mais sans véritable accès aux terres de l'intérieur.

Lorsqu'en mille quatre cent quarante-huit, le Seigneur de Monaco avait proposé aux *Blanches Mains* d'exercer leur suzeraineté, les Savoie avaient accepté Roquebrune et de Menton. Ils avaient refusé, par peur de mécontenter les Niçois et les Turbiasques, d'exercer le pouvoir banal sur le Rocher. Les premiers ne pardonnaient pas aux Monégasques d'avoir amoindri leurs revenus ; les seconds leur reprochaient de s'être emparés des vergers de la Condamine que leurs ancêtres cultivaient depuis des siècles. Les uns, comme les autres, ne voulaient rien avoir à partager avec les hommes de l'*Albergo*.

Les ducs avaient, par la suite, regretté d'avoir laissé échapper un des meilleurs ports naturels de la côte mais les Grimaldi, de plus en plus conscients du rôle qu'ils pouvaient jouer comme force d'appoint auprès des grandes puissances, n'avaient plus jamais envisagé de prêter allégeance, préférant utiliser les Français pour se protéger des Génois et les Génois pour se protéger des Savoie.



Extrait du dixième chapitre :

Les cierges du maître autel diffusaient une lumière chatoyante qui irisait le grand retable⁶ vernissé de Ludovic Brea. Saint Nicolas de Myre, assis sur un trône, vêtu d'une somptueuse chape rouge ornée d'orfrois dorés, le cou paré de l'huméral et la tête coiffée d'une tiare incrustée de gemmes, semblait être au cœur de la cérémonie, un ami de l'*Albergo* réunie au coude à coude, autour d'Etienne, le *Gubernant*.



La main droite levée donnait une bénédiction avec trois doigts ceints d'alliances ; la main gauche qui tenait une crosse effleurait trois sphères dorées dans les plis de son manteau. Le chiffre trois, trois fois répété, rappelait les trois personnes de la Trinité et les trois boules en symbolisaient la présence. Le peuple, moins sensible aux symboles théologiques, y voyait l'illustration d'une légende de l'évêque de Myra⁷ qui aurait doté trois jeunes filles que leur père, désespéré de

⁶ Retable de saint Nicolas réalisé vers 1500 par Ludovic Brea, visible de nos jours en la cathédrale de Monaco.

⁷ Nicolas a été évêque de Myra, cité de Lycie (Turquie du Sud-est).

ne pouvoir marier, s'apprêtait à livrer à la prostitution. Les sphères étaient à leurs yeux devenues des bourses et les trois alliances, l'attribut d'un marieur de filles désargentées.

A la droite de Nicolas, saint Etienne, en dalmatique brune soutenait une bible. Saint Michel tenait d'une main une lance et de l'autre une balance. Avec sa main armée il terrassait un diable ; avec sa main de justicier il pesait l'âme des défunts. Chaque plateau du trébuchet contenait un petit personnage dénudé ; le plateau supérieur recevait un orant à l'âme légère ; celui situé en contrebas soutenait un personnage épouvanté qui regardait le démon.

Les compartiments de gauche abritaient saint Laurent qui s'appuyait sur un gril et Marie Madeleine qui pinçait une mèche de ses cheveux pour rappeler le geste qui lui avait valu le pardon de Jésus. Au bas des encadrements dorés une devise rappelait la primauté des Grimaldi sur le rocher : *Deo Juvante*⁸ s'étalait en lettres d'or.

Saint Nicolas placé au centre du retable, émergeait des autres peintures, plus étroites et moins hautes, donnant une impression de proximité. Laurent et Marie Madeleine sur la droite, comme Etienne et Michel sur la gauche, soutenaient avec leur position plus modeste, la rayonnante présence de L'évêque de Myra.

Sa position frontale et la cathèdre sur laquelle il était assis le rehaussaient et le projetaient au-delà de la *pala*, au cœur même de l'église où les paroissiens lui demandaient un mari pour leur fille, de l'or pour constituer une dot, une meilleure santé pour leur enfant malade et la sauvegarde de leurs parents partis sur les flots.

Le registre supérieur réunissait de part et d'autre d'un christ de pitié, Marie en manteau bleu, l'archange Gabriel en robe rouge, Anne et Jean l'Évangéliste.

Le curé, s'appuyant sur l'icône qui dominait l'assemblée, rappela que Nicolas était le protecteur des personnes sans défense et des enfants soumis à la violence des adultes.

Les pouvoirs du saint s'étaient manifestés aux chrétiens lors du transfert de

ses reliques de Myra, menacée par les Ottomans, à Bari. Une mystérieuse substance parfumée s'était écoulée du nouveau tombeau. Les croyants avaient crié au miracle. La réputation de Nicolas s'était rapidement étendue en Europe ; les papes l'avaient élevé au rang de grand protecteur de la Chrétienté.

Le curé lut l'Évangile à haute voix.

« *Les passants l'injuriaient en hochant la tête. Ils disaient : Hé ! Toi qui détruis le sanctuaire et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même en descendant de la croix ! Les grands prêtres et les scribes se moquaient de lui en disant : Il en a sauvé d'autres et il ne peut se sauver lui-même !* »



⁸ Avec l'aide de Dieu : devise des Grimaldi de Monaco qui serait apparue au quinzième siècle.